

NOIR
ET AUTRES NOUVELLES

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020
ISBN : 978-2-283-03400-2

NOIR

ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2020

Préface de François-Henri Désérable

Noir
Comme l'ancre connaît le sable
La Maudite des damnées
Toni la fille
I grilli per la testa
La Femme-feu
Triste Hill
Chemin des vestiges
Cris
Nos doux petits fantômes
146, rue Montmartre
De la framboise et des cendres

BUCHET • CHASTEL

DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles.* Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles.* Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994.* Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995.* Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996.* Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997.* Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles.* Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La Descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles.* Préface d'Henri Lopès, Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles.* Préface de François Salvaing, Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles.* Préface de Claude Pujade-Renaud, Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles.* Préface d'Alain Absire, Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.
- Merveille il a trop plu et autres nouvelles.* Préface de Dominique Mainard, Prix du Jeune Écrivain 2004, Le Mercure de France.

(Suite en fin d'ouvrage)

Préface

Le monde en trois lettres

J'avais vingt ans, et c'était peut-être bien le plus bel âge de la vie. J'ai beau déployer devant moi l'étoffe mitée, ravaudée de la mémoire, mes souvenirs se dérobent, impossible de me rappeler comment j'entendis parler pour la première fois du PJE. Ce fut peut-être à la fac, et alors je vois une affiche, punaisée parmi d'autres sur un mur en liège devant quoi je m'arrête ; ou bien ce fut en terrasse d'un café, et j'entends les trois lettres – PJE –, mystérieux acronyme dont le sens devait m'être révélé ce jour-là ; ce fut encore en librairie, où mon œil accrochait sur le recueil des lauréats – version ancienne de celui que vous tenez dans les mains. Je ne sais plus. Je sais seulement que j'avais vingt ans (ça ne s'oublie pas).

Je me renseignai sur Internet. Les modalités de participation étaient les mêmes qu'aujourd'hui. Il fallait avoir entre seize et vingt-six ans ; écrire une nouvelle entre deux mille cinq cents et six mille huit cents mots,

en Times New Roman, taille douze, interligne un et demi, sans nom ni signature pour en garantir l'anonymat ; attendre que le jury se réunisse ; espérer.

L'attente fut longue – elle parut longue car l'espoir était grand.

J'avais écrit une nouvelle dans quoi j'avais mis le meilleur de moi-même, on allait voir ce qu'on allait voir. On ne vit rien : je connus le sort qui chaque année échoit à la plupart de ceux qui participent au PJE.

J'avais vingt ans, et j'étais orgueilleux ; je fus recalé, j'étais déçu, je fis la gueule. J'étais orgueilleux, je cessai d'écrire ; j'avais vingt ans, je me remis à écrire ; et comme j'avais vingt ans, que j'étais orgueilleux, toujours recalé, mais que je m'étais remis à écrire, je tentai ma chance à nouveau, à nouveau envoyai au PJE une nouvelle, une autre, qui cette fois-ci fut distinguée – je figurai parmi les lauréats, j'étais le plus heureux des hommes.

Difficile de décrire aujourd'hui le bonheur – ou plutôt le soulagement – qui fut mien ce jour-là. Il faudrait leur demander ce qu'ils ressentent, ceux dont vous trouverez les nouvelles dans ces pages. Ils viennent de Suisse, de France, de la Guinée-Conakry, d'Haïti ou du Maroc ; ils ont écrit des textes chargés de promesses, distingués parmi près de mille autres envoyés d'un peu partout dans le monde. Il y a peut-être parmi eux de futurs écrivains.

*On les retrouvera, un jour, en librairie, et pour eux
comme pour d'autres, tout aura commencé par ces trois
lettres qui rayonnent aujourd'hui au firmament des
Lettres francophones : PjE.*

François-Henri
DÉSÉRABLE

Noir

Victor Comte

Sur le quai de gare, une femme en veste de cuir et jeans troués s'assied sur le banc grillagé et allume une cigarette. Du coin de l'œil, je vois arriver un basané assez jeune, une clope à la main. Avec un accent rond, il demande à la femme du feu. « Désolée, je fume pas », lui répond-elle avant de tirer sur sa propre cigarette. Le type est désarçonné, il bafouille un truc avant de déclarer forfait. Elle tourne la tête vers moi, me regarde de haut en bas. « Pour toi par contre, j'en aurais du feu. »

Elle me dégoûte, j'ai envie de me rapprocher d'elle. Je m'assieds à mon tour. Le banc me strie le cul. Elle me tend une cigarette dans son paquet entrouvert. Marlboro rouge. Son sourire est une pub antitabac à lui tout seul. Je prends la clope, la mets entre mes lèvres. Elle dégaine son briquet.

J'ai jamais fumé de ma vie. Je veux pas passer pour un idiot, crapoter comme les gamins qui font

semblant. Je prends une grosse taffe, m'étrangle et tousse sans pouvoir m'arrêter. Elle s'esclaffe d'un rire grave comme ceux que produisent les gorges tannées de goudron. J'essuie une larme, j'ose pas la regarder dans les yeux. Elle coulisse ses fesses vers moi. Son odeur de tabac froid s'insinue dans ma bouche, mes narines, mes pores. Une série de tatouages lui enserre les bras et le cou.

Elle se penche à mon oreille, mes poils se dressent. « C'est un peu fort pour toi ? T'en fais pas, je sais aussi être douce... » Sa main glisse sur mon genou, ses doigts en pattes d'araignée remontent le long de ma cuisse. Je sens mon œsophage se dilater, ma gorge se tendre, prête à rendre. J'écarte mes jambes. Sa main continue sa course, se rapproche de mon entrejambe. Son corps osseux se colle au mien, ses tendons caressent ma nuque. Un liquide glacé court le long de ma colonne. Je peux sentir sa langue jouer avec le lobe de mon oreille alors que son index caresse ma braguette.

Je me jette dans les portes encore entrouvertes de l'InterRegio. Elles claquent dans mon dos. Le train démarre presque instantanément, coulisse sur les voies. Je la vois à travers la vitre, restée sur le quai. Elle aspire sa fumée noire, un air de défi dans le regard, tandis que j'écrase ma clope sur le bord de la poubelle.

Le quai, comme chaque fin de journée, est rempli de pendulaires. Je m'assieds à demi sur le rebord d'une barrière trop basse. La porte du train devrait s'arrêter à peu près à ma hauteur. Je serai un des premiers à monter, m'installerai dans un espace à quatre sièges et j'essayerai d'étaler un maximum mes jambes et mes affaires, histoire de décourager les autres voyageurs de s'asseoir.

Dans l'air, une odeur de tabac froid ravive une sensation que je n'arrive pas à identifier.

Le train arrive en trombe, fait crisser ses freins et s'arrête comme prévu devant moi. Je laisse descendre, m'empresse de grimper et de trouver un espace libre. J'étale ma sacoche, ma veste, mes pieds, prends un bouquin et me plonge dedans, évitant les regards. Dans le couloir défilent les silhouettes sombres. Elles vont dans un sens, puis quelques-unes reviennent dans l'autre, les places commencent à manquer. L'une d'elles s'attarde de mon côté, je sens qu'elle s'apprête à me parler, à m'importuner. Soudain, une furie bondit devant la silhouette, bouscule mes jambes et s'écroule dans le siège en face de moi, accompagnée d'une odeur de cigarette froide. C'est elle, la fille que j'ai fuie il y a quelques semaines de ça. « Oups, désolée », dit-elle pour faire disparaître l'ombre qui voulait s'asseoir.

Je serre les épaules, rapproche mon livre de mon nez. Un à-coup, le wagon roule, plus moyen de descendre. Je suis coincé pour les trente prochaines minutes.

Par-dessus la tranche de mon bouquin, je peux sentir son sourire, ses yeux foncés me percer de haut en bas. Sa jambe se rapproche lentement de la mienne, elle commence à remonter mon mollet. Je colle mon épaule à la fenêtre. Tends mes jambes en direction du couloir. Je crois qu'elle a enfin compris.

Un impact sur le front me fait sursauter. Je baisse mon livre et je reçois un autre projectile dans la joue. Dans sa paume, des M&M's triés par couleur, à la hauteur de son œil, son doigt recourbé, prêt à les propulser. Elle éclate de rire, glisse dans son siège. Son rire remonte dans son nez. J'imagine que c'est mon expression qui l'amuse, car chaque fois qu'elle lève les yeux vers moi elle repart de plus belle.

De sa poche de veste dépasse un paquet de Marlboro qu'elle ouvre pour y prendre une clope. Elle l'allume en me fixant droit dans les yeux, range son briquet et fouille son autre poche. « Tiens, j'ai pensé à toi. » Dans sa main, un paquet de Vogue. Son fou rire la reprend. Bien sûr, le paquet est vide, juste un prétexte pour se foutre de moi. Je ne sais pas comment réagir, alors je me renfrogne sur mon siège.

« C'est non-fumeur ici », hurle une voix au fond du wagon. « Ta gueule. » Elle tire sur sa cigarette qui raccourcit à vue d'œil. La cendre s'étale sur son pantalon noir, la moquette au sol. Elle joue avec son piercing de langue sur ses dents. Ses cils sont des couteaux sombres dressés vers moi.

J'essaie de ne pas lui accorder trop d'attention. Elle le voit. En réponse, elle lève son majeur comme pour me faire un *fuck*, le rapproche de ses lèvres. Des frissons d'écœurement me parcourent alors qu'elle suce sans pudeur son doigt en ne me lâchant pas du regard. Elle le retire avec un bruit de ventouse. J'espère qu'elle en restera là mais, très lentement, elle commence à l'introduire dans son jeans.

Je n'y tiens plus. Je me lève, ramasse mes affaires et m'assois sur le seul siège libre de la rangée d'à côté. Elle n'a pas l'air contente, pas du tout. Elle se tient prostrée, en enfant qui boude. Lorsque le train arrive en gare, elle se lève d'un coup et me balance son mégot à la gueule.

C'est même pas mon arrêt, j'ai rien à faire ici, je me répète alors que je descends du train pour la retrouver. Je l'ai vue partir du côté de la rampe est, je cours. Mes pas résonnent contre le béton du passage sous-voie, je bouscule les gens, renverse presque un vieil homme. Dans le train, j'ai oublié ma sacoche, mais je ne ralentis pas. Des grappes de

gens quadrillent le hall de gare. Pas de veste de cuir, pas de cheveux noirs. Je suis prêt à abandonner lorsqu'une main m'attrape le bras et me l'arrache presque en direction de la sortie.

« Je dois faire quelques courses, tu viens ? » Elle disparaît dans le premier Denner venu. J'essaie de la suivre dans le dédale de rayons et de frigos à surgelés, je remarque qu'elle n'a pas pris de panier. Arrivée vers les bières, elle commence à me remplir le pantalon de cannettes Boxer. Le contact de l'aluminium froid sur mon pubis me fait pousser un petit cri ridicule. Elle fait de même, prend des poignées de trucs au passage des étalages qu'elle fourre dans son soutif. À la caisse, elle paye deux brouilles et des cigarettes avant de partir droit vers la sortie. J'essaie de la suivre, mais un grand type me bloque le passage. « Videz vos poches et votre pantalon », il me dit. J'ai même pas le temps de m'exécuter que je le vois se raidir devant le couteau qui pointe sur son entrejambe. « Si tu veux pas avoir à porter tes couilles en collier, laisse-le passer ! » Il lève les bras, recule d'un pas. On s'engouffre dans la rue et on part en courant.

« Putain, putain, je suis désolée. » Elle tourne en rond, le couteau toujours brillant dans sa main. J'aimerais me tirer d'ici le plus vite possible, retrouver le monde réel. J'ai l'impression de n'avoir aucun contrôle sur ce qui se passe, et elle encore moins.

« Je suis vraiment trop conne. » Une des cannettes s'est pliée dans ma course et s'est ouverte, j'ai l'impression de m'être pissé dessus, je pue la bière. J'ai posé le reste par terre, un semblant de barricade entre elle et moi. On s'est arrêtés derrière un immeuble, à côté d'un terrain de jeux. Depuis l'angle, je peux voir le bus qui approche de l'arrêt. D'un coup, je me lance en direction du trottoir. Je l'entends crier « Stop » derrière moi. Je me retourne. Elle a le couteau sur sa propre gorge, les yeux ruisselants de larmes. « Si tu te casses, je me bute. »

Son appartement était censé être au coin de la rue, ça faisait une demi-heure qu'on marchait. Elle devant, les bières dans un sac trouvé dans une poubelle, des barres chocolatées dépassant du décolleté, moi derrière, me vidant l'esprit, essayant de ne penser à rien. Au milieu d'une rue piétonne, un bâtiment décrépit nous fait face. La porte en bois massif grince sur ses gonds. La cage d'escalier est un dépotoir où se mêlent bouteilles d'alcool et sachets McDo. À l'étage, une plaque de contreplaqué bloque l'entrée d'un appartement. Une chaîne relie la porte à un trou entre l'encadrement et le mur. Un gros cadenas la ferme. Elle sort sa clé, déplace le contreplaqué. Une odeur tenace de charbon m'envahit. On dirait qu'une partie de l'appartement a subi un incendie.

Elle s'éclipse dans la chambre. D'où je suis, je peux voir un matelas posé sur des palettes, sans housse, quelques amoncellements d'habits servant de coussins. Elle me dit d'aller poser le sac à la cuisine, de mettre les bières dans la glacière. L'origine du feu qui a ravagé les lieux est facile à deviner. L'ancienne cuisinière est noire, le plafond aussi, les vitres sont explosées. Dans un coin de la pièce, une épaisse couche de suie. La glacière bleue est posée sur le balcon. Dedans, quelques carottes, des sachets scellés de scotch. Je pose tout, je me dis que je vais enfin pouvoir me tirer de ce piège.

Je vais la retrouver dans la chambre. Elle est debout au milieu de la pièce, nue. Les cheveux en bataille, le mascara qui a coulé. Elle est maigre, très maigre. Ses côtes dessinent des dunes sous sa peau blanche, ses hanches se creusent d'ombre, ses clavicules se tendent en armatures. Ses deux petits seins pointent à peine sur sa poitrine, deux tétons roses, seules traces de couleur. Un corps de tendons et d'os, un relief accidenté où chaque creux est une flaque d'ombre noire. Des tatouages la recouvrent comme faits à main levée. Grossiers, sombres, des figures cornues, des angles, des traits secs et tranchants. Elle s'approche de moi comme une veuve noire enserrant sa proie et, pourtant, je la sens fébrile. Ses larmes coulent encore. Elle m'embrasse. J'ai l'impression qu'elle a huit mains

pour me palper, me caresser, me déshabiller. Je peux les sentir qui se glissent dans mon col, sous ma chemise, sur mes fesses, dans mon pantalon, dans mes cheveux, entre mes cuisses. Soudain, elle me jette sur le matelas si fin que les lattes de bois me scient le dos. Elle m'arrache mes fringues, fond sur moi, me bouffe, me dévore. J'essaie de la calmer avec mes gestes, de lui dire d'aller plus doucement. Je sens ses griffes sur moi, dans mon dos, sur mon ventre et mes jambes. Je lui bloque les poignets, la retourne. « Frappe-moi. » Je ne sais pas quoi faire. « Insulte-moi. » Je suis coincé dans cette chambre qui sent le cramé et le moisi, nu sur ce matelas taché, sans draps. Des morceaux de plafond tombent à chaque secousse, les murs s'effritent dès que je m'y appuie pour lutter contre elle. Et malgré tout ça, je ne peux penser qu'à elle. Elle est partout, dans l'air, sur les murs, dans les morceaux de plâtre collés à mes doigts, dans ma tête, dans ma peau. « Étrangle-moi, plus fort. » Je cède.

Le soleil se lève à travers la fenêtre sans store. L'encre dessine des arabesques sur son dos. Je regarde ses cheveux échoués, les entrailles d'un supertanker sur une plage de sable blanc. Je repense à cette nuit et je ne suis pas tranquille. J'ai honte de ce qu'elle m'a fait faire. Les frappes, les coups, les insultes, la violence. Toute la nuit, je l'ai sentie trembler et sangloter dans son sommeil. Elle est enfin calme.

On est assis sur le matelas, dos au mur. On mange des barres chocolatées qui ont à moitié fondu contre sa poitrine la veille. Lorsque je lui ai demandé de l'eau, je me suis pris une cannette de bière en pleine tête. Pas d'eau courante, prévisible. Elle se tient à côté de moi, frissonne à chaque courant d'air venant de la cuisine. Elle s'attendait pas à ce que je sois encore là à son réveil. J'ai une pensée pour ma sacoche qui doit sûrement faire le tour de la Suisse à l'heure qu'il est. D'un coup, elle fait voler tous les sachets et se couche sur mon ventre. Je suis pas encore tout à fait à l'aise. J'essaie de le masquer en labourant sa marée noire de cheveux. Je lui demande comment elle s'appelle.

« Claire. »

Je ne peux m'empêcher de rire.

« Qu'est-ce qui te fait marrer ? »

– C'est que c'est bien le dernier prénom auquel j'aurais pensé pour toi. »

Elle n'a pas le temps de me répondre qu'un grand fracas se fait entendre. Le morceau de contreplaqué est secoué dans tous les sens. Elle se lève d'un bond, se colle au mur de la chambre, l'éclat de son couteau m'aveugle une seconde. Je me rends compte qu'elle a dormi avec. Elle me fait signe de me lever aussi. « Claire ! T'es là ? » C'est une voix grave. On est tous les deux nus, alignés contre le mur de charbon. Je me sens totalement vulnérable. La chaîne

de l'entrée se balance encore à plusieurs reprises. « Claire ? Putain. » Je vois dans son dos nu les muscles tendus, secs, le couteau en pic à glace, prêt à frapper. Les pas s'éloignent dans l'escalier. Le bruit des gonds de la porte massive en bois de l'entrée la détend. Elle se retourne, je lui demande qui c'était. Elle court s'habiller. « Faut qu'on se taille. »

En quelques secondes, elle range toutes ses affaires dans un sac de toile, passe par la fenêtre de la cuisine, s'accroche au balcon et se laisse tomber.

On est dans la rangée du milieu. Je la vois jeter des regards chaque fois que l'une des portes de la voiture s'ouvre.

Quand je lui ai proposé de venir chez moi, j'ai vu un tel soulagement sur son visage, jusqu'à ce qu'une drôle de grimace remplace cette expression. « C'est pas une bonne idée. »

Elle m'attrape par le bras et m'emmène dans le fond du wagon. Dans mon dos, deux contrôleurs viennent d'entrer à l'opposé. On est au bout du train, pas moyen d'aller plus loin. Elle me colle contre la paroi pour sortir du champ de vision.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– J'ai plus une thune, j'ai pas pris de billet.

– T'aurais pu me le dire, je te l'aurais acheté. Je vais payer ton amende.

– Je veux pas que tu me payes quoi que ce soit ! »

Elle guette par la porte vitrée. « Chier ! » Elle commence à ouvrir ma braguette.

« Putain, tu fous quoi ? »

– Laisse ! S'ils te demandent, tu dis qu'on s'est rencontrés dans le train. »

Elle attrape ma main, la colle sur ses fesses, sous son jeans. Je pose pas de question, mais ça m'empêche pas de stresser. Elle me fourre sa langue dans la bouche si violemment que je dois me retenir pour ne pas tousser. Dans les secondes qui suivent, j'entends quelqu'un se racler la gorge derrière notre dos. Un contrôleur chauve dans sa veste noir et rouge nous regarde de travers. Derrière lui, un jeune, un ado presque, dans la même tenue de carnaval. Je m'empresse de retirer ma main du jeans de Claire, et j'essaie de fermer mon pantalon. J'ai même pas besoin de mimer l'embarras, contrairement à elle.

« On cherchait juste à s'isoler un peu. » Le gamin est aussi gêné que moi. Le vétéran du rail n'a pas l'air convaincu. « Titres de transport, s'il vous plaît. » Elle tâte ses poches, glisse ses mains dans son soutien-gorge pour vérifier. Le jeune est rouge vif. « J'ai dû l'oublier vers mon siège. » Le contrôleur l'envoie avec le plus jeune tandis qu'il me contrôle. Je sors mon billet, il le regarde sous toutes les coutures. Le train s'est arrêté en gare, les portes s'ouvrent. Tout à coup, je vois une méduse sombre courir le

long du wagon et s'engouffrer dans le passage sous-voie. Le contrôleur l'a vue aussi, on se penche tous les deux vers le couloir. Le jeune garçon est à genoux par terre, tous les passagers le regardent. Je panique, je repense au vendeur qu'elle a menacé avec son couteau. J'imagine le contrôleur les tripes à l'air.

« Ça va petit ?

– Elle m'a éclaté les couilles avec ses rangers ! »

Le vieux soupire. Il me demande si je sais comment elle s'appelle. Je l'ai rencontrée dans le train. Il ne me croit pas, mais il ne peut rien faire.

Dans les couloirs de la gare, je me fais siffler par elle, cachée derrière une consigne. Elle veut prendre le métro. Je veux plus de mauvaise surprise. On ira à pied.

« Je croyais que t'avais cours aujourd'hui. » Mon coloc Marc n'a pas bougé du canapé où je l'ai laissé hier. Il s'est sûrement couché tard, levé tout aussi tard. J'emmène discrètement Claire dans la chambre mais, bien sûr, il remarque tout de suite que quelque chose sort de l'ordinaire. Juste le temps de lui signifier que c'est pas le moment de m'emmerder et je m'enferme dans ma chambre.

Claire regarde mes posters, les bouquins dans ma bibliothèque, les liasses de papiers au pied du lit, mon sac de sport, mes vieux caleçons qui traînent comme d'habitude. Elle commence à se déshabiller

tout naturellement. Elle passe en revue les titres des livres tandis qu'elle défait son jeans, s'arrête parfois sur une tranche et tourne la tête pour mieux la lire, se contorsionne pour enlever ses chaussettes, se penche plus en avant sur un ouvrage théorique alors qu'elle enlève sa culotte. D'un saut de cabri, elle se couche nue sur le lit à housse noire. Elle tâte des doigts la surface, me regarde comme si j'étais un idiot. « Alors, tu te ramènes ? »

« Mais comment t'as pu te faire prendre dans un truc pareil ? » Je regrette déjà de lui avoir raconté mon histoire. « Une fille te fait du rentre-dedans dans le train, tu passes la nuit avec elle, et le lendemain tu lui proposes de venir vivre chez nous ? Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? » Je ne lui ai pas parlé du squat, du vol à l'étalage, ou de la menace au couteau, mais il s'est bien rendu compte que Claire était particulière le premier jour où il l'a vue traverser l'appartement complètement nue pour aller se doucher. « En réalité, je l'ai rencontrée pour la première fois il y a quelques semaines... » J'ai rien d'autre à lui répondre parce que je comprends pas moi-même ce qu'il m'arrive.

L'autre jour, j'ai fouillé les affaires de Claire. J'aurais voulu y trouver un charme, un philtre, une poupée vaudoue à mon effigie frappée d'une aiguille en plein cœur. J'ai trouvé des aiguilles, pas celles que je cherchais. Et deux paquets blancs.

« Écoute, moi je m'en fous, je la trouve plutôt sympa, tant qu'elle tape pas trop dans mes joints, mais cette histoire me paraît pas nette. Ça te ressemble pas, mec. T'es sûr qu'elle essaye pas de profiter de toi ? » Chaque fois que je pensais à elle, j'avais une boule de plomb en fusion qui se réveillait dans ma poitrine. Je pouvais sentir le métal incandescent me ronger les entrailles chaque fois qu'elle était loin de moi, et le plomb chauffé à blanc grimper dans ma gorge en pensant à ce qui pourrait être en train de lui arriver. Il n'y avait rien de raisonnable ou de calculé, juste une incapacité à faire autrement que ce que j'étais en train de faire à cet instant.

« T'inquiète », je lui ai répondu.

La cartographie de Claire. Ça m'occupait depuis plusieurs jours. Je regardais les sillons, les digues, les cratères, les géoglyphes. Sur ses avant-bras noircis d'encre, un relief se dessinait, à l'angle de la lumière, des séries de lignes droites et régulières, masquées par le tatouage sombre. En braille, ces signes doivent signifier souffrance. « Souvenirs d'adolescence. »

Sur ses jambes, des dizaines d'abrasions et de creux, des cicatrices rosies qui constellent toute la surface de sa chair. « C'est une des zones où les coups se voient le moins. » Sur sa hanche, une meurtrissure comme creusée à la pointe du couteau assombrissant la peau, une vieille blessure, cicatrisée

tant bien que mal. Une forme était identifiable, comme un symbole. « Un mec qui voulait à tout prix que je lui appartienne. Il m'a marquée d'un tatouage, une nuit. J'en ai aucun souvenir. J'ai pas supporté d'avoir sa saleté de trace, je l'ai grattée. » Au creux de son coude, des points rouges. « Ça, c'est rien. »

Lorsqu'on sort, c'est toujours la même chose. Elle a besoin de provoquer. Le choc est son élément. La seule fois où on a mangé au resto, quand le serveur a amené la note, elle a tiré son décolleté vers le bas en demandant s'il pouvait pas nous faire un rabais. Elle fonctionne au culot. Dans la rue, je la vois sans arrêt taxer des paquets de clopes entiers à des inconnus. Elle croise des types qui l'apostrophent, qui la connaissent. Elle n'hésiterait pas à m'en parler, je crois que c'est moi qui préfère ne pas savoir.

Ce soir encore, on s'est engueulés. Elle a claqué la porte sans se retourner. Je m'attendais à recevoir une remarque cinglante de Marc, mais j'ai vu qu'il avait mis ses écouteurs sur sa console. C'était plus vexant encore. J'ai attendu des heures, le bide vrillé par son absence. Je me bouffais les doigts, guettais mon téléphone. Lorsque l'ulcère n'a plus été supportable, je suis sorti.

J'erre sur les avenues. Je guette les entrées d'immeubles, les petites ruelles dérobées. J'imagine le pire. Le moindre éclat de rire au loin me tend. J'écume du

regard les vitrines des bars. Je fixe les groupes éméchés au risque de me faire prendre à partie. La moindre mèche noire dans la foule me soulève le cœur avant de m'écraser de désespoir. Je refais un deuxième tour, passe en revue les entrées de boîtes, les distributeurs de cigarettes, jusqu'aux fenêtres éclairées des étages supérieurs d'où pourrait couler une tresse d'ébène. Je m'apprête à abandonner lorsque je repère un groupe de gars sur une place du centre-ville. Ils ont des yeux de chats devant une souris, le rictus opportuniste.

Claire danse autour d'un lampadaire, une bouteille de vodka dans la main. Elle rit aux éclats, mime une fellation avec la bouteille en se tenant au poteau, languoureuse. Je rentre dans le cercle, l'attrape par le bras pour la ramener.

« On rentre. »

Elle se dégage d'un coup de coude, recule en titubant.

« Putain, mais tu comprends pas que je te dois rien ! Je fais ce que je veux, je me casse quand je veux ! »

Un des types du cercle vient se mettre entre elle et moi.

« Je crois qu'elle a pas envie que tu viennes faire chier. »

J'essaie de passer pendant que Claire continue de hurler.

« Laisse-moi. Il faut que tu me laisses partir. J'ai rien pour toi. Rien ! »

Je veux forcer le passage mais un ami du premier connard me fonce dedans et me met une droite. Je tombe au sol au premier coup. On m'attrape le col, je sens des coups de pied dans mes côtes, des coups de poing lancés au hasard. Soudain, une projection chaude me recouvre le visage. Les corps se dispersent autour de moi, un type se débat une seconde avant de partir en courant, le bras le long du corps. Claire se tient dans la lumière du lampadaire, son couteau ensanglanté dans la main.

On passe par les petites ruelles. On se colle au mur chaque fois qu'une sirène retentit ou qu'un gyrophare éclaire l'avenue. Elle essaie de me soutenir, mais elle est complètement bourrée, c'est moi qui finis par la tenir pour qu'elle ne tombe pas.

On pénètre tant bien que mal dans le hall de l'immeuble. Claire glisse deux fois dans l'escalier. Marc est déjà couché, l'aube ne doit pas être loin. Je traîne Claire jusqu'à la salle de bains. Son vomi n'attend pas la cuvette, s'étale sur le carrelage avant que le jet ne soit redirigé vers les toilettes. Je tiens ses cheveux noirs en grappe. Je les sens glisser entre mes doigts. Je me concentre sur cette sensation le temps qu'elle finisse, et là je vois dans le miroir de la salle de bains le sang sur ma face.

Assise contre le mur, elle me regarde passer la serpillière. Elle part dans la chambre sans rien me dire. Je me dis qu'elle m'en veut, qu'elle ne voulait pas que je la retrouve. Une fois les traces de cette nuit nettoyées, je retourne dans la chambre. Claire m'attend derrière la porte, nue. Elle a dans les mains une de mes ceintures de cuir. « Punis-moi. » J'en peux plus. Je suis exténué. Elle va pas me faire ça maintenant. « Humilie-moi. » Mes nerfs lâchent. Je prends la ceinture, je commence à la frapper. Relâcher la pression, le besoin de lui faire sentir le mal qu'elle me fait. Je frappe, encore, encore. Sa peau devient rouge, les coups lui arrachent des cris et des larmes. J'ai tellement honte. Je m'écroule. « Continue, je le mérite. » Elle murmure, attrape le lobe de mon oreille. Je veux la caresser, la réchauffer, l'étreindre. C'est tout ce que je veux, rien d'autre.

Je l'ai emmenée manger une glace au bord du lac, cet après-midi. Marc avait cours, il était pas là quand on est partis, par miracle.

On passe la porte entrouverte. Des papiers, partout. Des coussins éventrés. Le verre des photos et des cadres jonche le sol, craque sous les semelles. Claire se précipite dans la chambre. Je vois depuis l'entrée mes posters déchirés, les livres effeuillés à terre. Depuis le seuil de la cuisine s'étalent les bris de vaisselle. Je l'entends qui fouille comme une folle, crie de dépit.

« Putain ! C'est pas vrai ! » Elle sort de la chambre, son sac de jute vide entre les mains. Je ne lui prête aucune attention. La seule chose que je regarde, c'est Marc au milieu du salon, sa console en pièces détachées reposant sur le parquet, entre ses genoux.

Claire a refusé de parler. Elle n'a pas voulu me dire d'où venaient les deux paquets qui étaient dans ses affaires et qui avaient été volés. Elle n'a pas révélé qui la pourchassait. Elle n'a rien dit. Je pouvais voir que ma déception la faisait souffrir. Elle s'est complètement renfermée, n'osant plus me regarder dans les yeux. Je ne pouvais rien faire de plus que de lâcher prise. Je n'avais pas le courage de l'accabler, pas l'envie. Je l'ai serrée contre moi et je l'ai embrassée sur le front.

Ce matin, j'ai cherché à tâtons la fraîcheur de sa peau. Son corps nu n'était plus là, à peine quelques cheveux abandonnés. Je me suis dressé d'un bond. Toutes ses affaires avaient disparu. Sur le parquet était posée la couverture cartonnée de mon encyclopédie d'histoire littéraire. Elle se trouvait avant sur une étagère épargnée par le saccage de l'appartement. Je l'ai soulevée. Vide, la couverture ne contenait aucune page, aucun feuillet, rien. Sur l'intérieur de la tranche, des restes de poudre blanche et de scotch.

Sur le quai de gare, une femme en veste de cuir et jeans troués est assise sur le banc grillagé, une

cigarette à la bouche. Elle porte un sac de jute lesté sur le dos, guette le train qui va entrer en gare d'une minute à l'autre. Un type s'approche. Il demande à la femme une clope. « Désolée, je fume pas », lui répond-elle avant de tirer sur sa propre cigarette. Il s'assied à côté d'elle, pose sa main sur sa cuisse.

« Tu n'as pas à t'en aller. » Elle continue de regarder au-delà des voies. La fumée se répand sur leurs visages, leur peau, leurs corps. Un train dans leur dos fait voler ses cheveux noirs qui fusionnent un instant avec les volutes grises. « On peut trouver une solution. »

Il l'enserme, ses mains parcourent ses épaules, ses bras, ses côtes, tous ces paysages qu'il a appris à arpenter, qu'il connaît presque par cœur maintenant. Il la sent frémir sous son cuir. Il aimerait planter ses ongles dans sa chair pour qu'elle ne puisse plus jamais partir. Il essaie de se souvenir de tout ce qui la faisait rester, après leurs disputes, tout ce qui la charmait. Il l'embrasse dans le cou, passe sa main dans ses cheveux sauvages. Elle ferme les yeux, profite de la tendresse qu'elle a si peu connue. Les mains de l'homme glissent bientôt vers son jeans, son décolleté. Il aimerait devenir aussi vulgaire qu'elle. Sans force, elle déporte ses mains sur ses hanches, se tourne vers lui. Elle lui offre sa bouche, ils s'embrassent dans l'air âcre de cendres.

« Ce n'est pas pour moi que je pars. » Il est pris au dépourvu, ne comprend pas tout de suite.

Sa poigne se relâche, elle bondit alors et saute dans le train qu'il n'a pas vu arriver en gare. Les portes se referment derrière elle.

À travers la vitre, il la regarde s'éloigner. Les reflets ne lui permettent déjà plus de reconnaître son visage, mais il croit deviner sur sa joue une longue traînée noire.

Victor Comte, 24 ans, Lausanne, Suisse.

Victor s'est formé à l'Institut littéraire suisse où il vient d'obtenir un Bachelor en écriture littéraire. Une de ses nouvelles, *Le chevalier qui craignait le regard de son moulin à vent*, a été publiée dans l'anthologie suisse du Prix interrégional des jeunes auteurs en 2015. Il a participé à deux ateliers d'écriture organisés chaque mois de juillet par le PJE, avec Alain Absire et Dominique Fabre.

Ses écrivains préférés sont Albert Camus, Georges Perec, Philip K. Dick et Alain Damasio. À côté de l'écriture, Victor pratique le tennis et le krav maga. Le cinéma, tous genres confondus, le passionne.

Victor a été parrainé
par Michel LAMBERT

Comme l'ancre connaît le sable

Christelle Vuklisevic

Je préfère vous le dire tout de suite : je déteste écrire.

Je tape ces mots sur mon clavier, mais c'est pour faire plaisir à ma mère. Elle a vu une adaptation de *La Promesse de l'aube* à la télé quand elle était enceinte de moi. À la fin du film, elle s'est écriée *par la moustache de Romain Gary* (elle a vraiment dit ça, mon père me l'a raconté), *mon fils sera un génie de la littérature ! Je le traumatiserai et il sera suicidaire.*

Elle n'a pas exactement prononcé la deuxième phrase, certes. Mais elle aurait très bien pu.

Depuis ma conception, mon existence est modelée par ce qui scintille trop près de l'imagination de ma mère. Elle s'est ainsi persuadée que je deviendrais écrivain, dresseur de fauves (tourné 2008 du cirque Bouglione), chasseur de trésors (rediffusion d'*Indiana*

Jones et le temple maudit sur M6), chanteur de variétés (*The Voice* saison 1), danseur étoile (projection en plein air de *Billy Elliot*), couturier (interview de Karl Lagerfeld au journal de vingt heures), acrobate-cracheur-de-feu (tournée 2016 du cirque Arlette Gruss) et footballeur professionnel (Coupe du monde 2018). Mais auteur, ça, elle n'a jamais lâché l'idée. Elle répétait à longueur de temps qu'elle serait ma première lectrice. Ma toute, toute première.

Moi, je n'ai eu besoin que d'une inspiration pour savoir ce que je voulais être dans la vie : amoureux.

Je devais avoir sept ans et envie d'aimer quelqu'un cet après-midi-là. Je regardais les *Totally Spies* en prenant mon goûter quand ma mère est allée vers une fenêtre. Elle a soulevé un rideau. Les sourcils froncés, elle a marmonné *oh pauvre, il manquait plus que ça*. Je me suis demandé ce que ça pouvait bien être, alors à la pub, je suis sorti dans le jardin.

J'ai découvert, sur la pelouse voisine cafie de meubles et de déménageurs, une fille. Ses tresses s'enroulaient par dizaines en un énorme chignon noir au-dessus de son front. Elle était assise au milieu du vacarme comme une fleur de lavande parmi des abeilles affolées.

Je l'ai tout de suite aimée.

Jusqu'à la semaine dernière, j'adorais écrire. Plus que ça, même.

Je pourrais faire claquer les touches au hasard en regardant un épisode de *La Casa de papel*, juste pour que ma mère entende *tchac-tchac-tchac* depuis le salon, mais elle serait capable de venir vérifier que j'accomplis *la destinée, mon fils, la destinée*.

Et encore, avec ma mère, je m'en sors plutôt bien. Parce que mon père, lui, pendant la grossesse, c'est l'intégrale de *Rocky* qu'il s'est tapée.

La première fois qu'il m'a inscrit à la boxe, j'avais neuf ans. C'était à peine quelques jours après ma rencontre avec la voisine. J'en avais encore des nuages plein le corps, alors je l'ai suivi sans me méfier.

Je me suis retrouvé dans une salle aux néons clignotants, avec des garçons qui me dépassaient tous d'au moins un bâton de colle. La plupart commençaient même à avoir des poils sur les mollets. On a couru, sauté, recouru et resauté, tout ça en donnant des coups de poing dans le vide et avec le short qui me rentrait dans les fesses. Ensuite, le prof a braillé *les douze-treize vous vous étirez, les quatorze-seize avec moi*, et tout le monde s'est agité. J'ai demandé à un garçon un peu moins immense que les autres ce que ça voulait dire

les douze-treize vous vous étirez les quatorze-seize avec moi. Il avait sur le front un bouton d'un jaune d'ampoule qui m'hypnotisait. Il a répété : *ben, les douze-treize on s'étire*, et sa voix a changé de fréquence sur le *tire*.

Comme je devais ressembler, avec ma tronche d'api, à l'un des sacs de frappe en plastique qui pendaient du plafond, il a précisé : *les douze-treize ans, quoi*.

Je ne vais pas vous mentir, j'ai paniqué.

Mais moi – j'ai couiné – j'ai pas douze ans, ni treize... J'ai neuf ans.

Mon timbre de souriceau a dû faire office de preuve, puisqu'il a crié par-dessus les conversations, de sa voix qui bondissait vers des octaves insolites : *Coach, le petit il a neuf ans !*

Alors l'entraîneur a arrêté les combats des grands sur le ring et s'est approché de nous. *T'as quel âge, petit ?* il m'a demandé, et je lui ai répondu *j'ai neuf ans* en essayant de ne pas pleurer.

Mon père, qui avait falsifié mon certificat médical et prétendu qu'il m'emmenait au cinéma, n'a pas passé une très bonne soirée.

Ça ne l'a pas empêché de recommencer.

L'été de mes onze ans, je suis allé avec mes parents voir *Billy Elliot* à Montauroux, parce qu'il était projeté gratuitement sur la place des Estérets.

Je m'étais déjà fadé quantité de sports et d'activités débiles. J'aurais dû savoir, depuis le temps, qu'il ne faut jamais approcher ma mère d'une pareille étincelle.

Le lendemain, j'étais inscrit à la danse.

Je me suis retrouvé, cette fois, dans une salle suréclairée, avec des miroirs gigantesques sur chaque cloison et jusque sur le plafond à moulures. Pendant une heure, j'ai supplié mes doigts de bien vouloir atteindre mes orteils. Le long des barres d'étirement, des filles enroulaient leurs jambes autour de leur cou comme des écharpes et pouffaient derrière leurs chevilles en me jetant des regards étonnés.

Mais il y avait pire. *Elle* faisait partie des élèves. Ma voisine à la lavande.

En trois ans, j'avais déposé trois lettres sur le rebord de sa fenêtre, entre deux pots de basilic :

8 septembre 2010

Chère voisinne,

J'espère que le quartier te plais. Pourquoi tu n'est pas à l'école avec moi ? Ton voisin

PS : Je t'aime

PPS : Comment tu t'appelle ?

10 août 2011

Chère voisine,

Pourquoi tu n'ais pas venu à ma fête d'anniversaire ? J'ai posé la semaine dernière un carton d'invitation devant ta fenêtre, et le lendemain elle n'y était plus, alors j'avais cru que tu l'avais eue. Temps pis. Comment tu vas ? Moi ça va. J'espère que tu passes de bonnes vacances. Ton voisin

PS : Désolé pour ma lettre de l'année dernière. J'étais un bébé. Maintenant j'ai 10 ans alors j'ai changé.

24 juillet 2012

Salut,

Je comprends que tu veuilles pas venir jouer dans la rue. On s'en va dans ce quartier, l'été. Mais le reste du temps, c'est cool, enfin ça va, c'est normal. L'autre soir, j'ai essayé de te faire un geste, mais je crois que tu m'as pas vu. Je voulais surtout pas faire de bruit parce qu'il y avait ta mère et qu'elle te laisse jamais sortir avec nous. Ça serait cool qu'on discute, mais j'ose pas venir te voir chez toi :\$ Tu peux m'ajouter sur Insta, mon pseudo c'est Roro06.

Big bisous

PS : tu viendra à mon anniversaire ? C'est le 8 août à 14h à Aqualand. Si tu venais, ça serait cool. Pas besoin d'amener un cadeau, je mens fous.

Elle n'est jamais venue.

Le jour de mes onze ans, je suis allé me cacher derrière un toboggan d'Aqualand et j'ai pleuré. Mon père m'a vu. *Oh, tu pleures ?* J'ai répondu que non, que j'étais mouillé parce que je sortais de la piscine. *Ah. C'est bien.* Il a eu l'air de vouloir dire quelque chose de plus, mais il m'a juste secoué l'épaule en soupirant et s'en est retourné, le ventre par-dessus le maillot.

Quand ma mère m'a trouvé, elle m'a tout de suite demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai expliqué les lettres, et l'absence. *On n'a pas besoin d'elle, mon gârrri,* elle m'a dit pour me consoler-engueuler. *Ils se croient au-dessus du commun, avec leur grosse voiture, leur nom américain, leurs leçons de piano, et les gros livres que Madâââme feuillette sur sa chaise longue. Je suis sûre qu'elle les lit même pas. Je te parie que, ses lunettes de soleil qui coûtent un Smic, elle les met juste pour qu'on voie pas qu'elle roupille. Moi, dans la baraque de pêcheur de mon père, tu crois qu'il y en avait, des livres ? L'humidité les aurait pourris. Et dans la bergerie de pépé, ton père en avait pas davantage,*

hein. Là-bas, ce sont les moutons qui les auraient graillés, t  ! Ses filles, à l'autre, tu sais pas quoi, elles vont à l' cole privée des Hautbois. Ah ! Je me gausse. Qu'est-ce qu'on leur apprend de plus que dans la nôtre, à l' cole privée des H   bois, je te le demande ? Allez, t'engatse pas pour elle, va, elle ne te mérite pas. Un jour, tu seras le plus grand romancier du monde, elle te courra après, et toi, tu ne la regarderas même plus, tu auras toutes les filles que tu veux, et des blondes en plus. Alors arrête de pleurer pour une fausse bourgeoise, tête d'a , et retourne jouer avant que je t'en colle une.

Je suis retourné jouer et je n'ai plus invité la voisine.

Ce soir-là, en apercevant sa chevelure noire par-dessus la masse rose des danseuses, j'ai commencé à transpirer. C'était une chose de lui écrire en secret, d'attendre que sa fenêtre s'ouvre pour lui glisser ma missive annuelle. C'en était une autre de distinguer les reflets de sa peau sous les lustres, de sentir son parfum d'agrumes, de pouvoir avancer vers elle, d'entendre le timbre de sa voix.

Je me suis caché tout au fond de la salle.

Je la guettais entre les corps caoutchouteux. J'attendais qu'elle vienne me parler, qu'elle me lance quelque chose comme *merci pour tes invitations, désolée, j'ai pas eu le temps*, qu'elle me sourie.

Mais comment voulez-vous qu'elle s'intéresse à un pébron pareil ? Quand il fallait faire un Y avec le pied en l'air, j'arrivais à peine à former un F. La couture du collant trop serré passait pile entre mes couilles, exorbitées de chaque côté du pli comme deux figes trop mûres.

Dès la fin du cours, je me suis enfui. Sans même me changer.

T'inquiète pas, mon fils, a lancé mon père tandis que mon accablement et moi nous installions côté passager. On va laver ton honneur. Dresseur de lion, je veux bien. Romancier, bon, passe encore. Mais là... C'est pas digne de faire ça. Non. C'est pas digne.

J'avais tellement envie de mourir que je ne l'entendais même pas.

Faut qu'elle comprenne, ta mère. On n'est pas comme eux. Ça sert à rien d'essayer. Moi je lui dis, à ta mère, arrête d'essayer. Mais elle voudrait apprendre à... ben, à savoir des choses, à parler joliment, et le clignotant, connaud !...

Un deux-roues venait de couper la route à mon père.

Mon père n'aime pas qu'on lui coupe la route.

Au feu suivant, il a baissé la vitre. *Eh, t'as pas un cligno sur ta poubelle ?*

Ce n'était pas un simple scooter mais une moto qui devait coûter le double de notre voiture. La conductrice portait un tailleur. Elle a tourné vers nous sa tête casquée, assortie à sa carrosserie, a posé un talon aiguille sur la route et a débité : *pardon ? Qu'est-ce qu'il a, le beau ? Non mais tu t'es vu, avec ta veste Decathlon, ton surpoids et tes yeux de chèvre ? C'est quoi, ces velléités d'éduquer le monde ? J'ai passé une journée qui me donne tout sauf envie de m'entretenir avec un péquenaud de ton espèce. Alors remonte cette vitre et garde pour toi tes misérables tentatives de démonstration de virilité.*

Puis elle a attendu calmement que le feu passe au vert.

Mon père a agité les lèvres, plusieurs fois, mais aucun son n'en est sorti. Il serrait le volant tellement fort que j'ai cru qu'il allait lui rester entre les mains. Il ne pouvait pas parler, il ne pouvait pas frapper. Ce chaos de pulsions contraires lui déformait le visage. Finalement, la fille a redémarré sans même le regarder.

Soudain, il a frappé un grand coup, *BAM*, dans le volant. L'alarme de la voiture s'est déclenchée et ne s'est plus arrêtée de tout le trajet.

Ça ne m'a pas gêné. J'aurais mal supporté le silence mortifié qui a suivi.

Il a fini par me déposer devant un hangar.

Si on avait été dans un spectacle de marionnettes, les enfants auraient crié à ce moment du récit : *non ! n'y va pas ! attention, c'est un piège !*

Mais sur le parking désert, j'étais le seul enfant.

J'ai regardé la Peugeot faire demi-tour. Le rayon jaune sale des phares a éclairé un instant le crépi. Le bruit de l'alarme s'est éloigné, de plus en plus grave, sur la nationale. Il ne restait dans la nuit qu'un lampadaire et les fenêtres du bâtiment.

Je suis entré.

Dès la première seconde, tout m'est revenu. Les néons qui grésillent, l'odeur piquante de la transpiration, l'écho des coups sur le ring. J'ai même reconnu l'entraîneur malgré ses vingt kilos supplémentaires.

Tout mon corps a dit *non. Non, nonnnn non non. Une fois, pas deux. On se casse.*

En reculant, j'ai heurté un pilier. J'ai fait volte-face. Le pilier avait un nombril.

En tournant sur moi-même je me suis rendu compte que, depuis mon altitude, la salle était remplie de nombrils. Et de tétos.

J'aimerais qu'on m'explique, un jour, comment les autres se débrouillent pour pousser comme des haricots d'ogresse tandis que moi, j'ai beau me

pendre chaque soir par les pieds aux barreaux de mon lit superposé, je gagne trois millimètres par an. Principalement grâce à un épi capillaire qui empire.

J'ai poussé un grand soupir de désespoir, bien théâtral comme je savais les faire. J'ai trouvé ça dommage que personne ne le remarque parce qu'il était vraiment réussi. Puis j'ai décidé de me cacher dans les vestiaires en attendant la mort, ou au moins le retour de mon père.

Par terre, entre deux casiers, j'ai recroquevillé mon corps moulé dans le nylon rose et j'ai commencé le livre que ma mère avait glissé dans mon sac. Au bout de quelques lignes, je me suis rendu compte qu'elle avait collé une fausse image de cowboy sur la couverture, mais qu'à l'intérieur, c'était *La Promesse de l'aube*. Ce n'était pas la première fois qu'elle tentait le coup. Mais moi, ce roman, il m'avait pourri la vie. Je m'étais juré une chose : je ne le lirais jamais.

Je l'ai déchiré en tout petits morceaux.

J'ai jeté les lambeaux de pages dans les toilettes avec délectation, d'abord un par un, puis par grappes, le papier me collait aux doigts, je secouais les mains. Enfin, quand tout le livre a été déchiqueté, j'ai tiré la chasse. Le roman démembré a tournoyé dans l'eau, est remonté dangereusement jusqu'au bord de la cuvette, et a fini par disparaître.

Je suis retourné m'asseoir entre les casiers, très content de moi, plein d'une fureur joyeuse. J'ai sorti de mon sac un autre livre, un que j'avais choisi à la bibliothèque. Ça parlait d'un robot amoureux.

Les cris de la salle me parvenaient à peine, déformés comme au travers d'une eau épaisse. J'avais l'impression d'être un rocher au fond de la mer.

Moussu, invisible, à l'abri du monde.

Brutalement, ce silence d'océan s'est détraqué. Des voix trop nettes, des raclements métalliques ont résonné tout près de moi. J'ai levé la tête.

Trois paires de tibias, trois shorts, surmontés de trois torsos. *C'est marrant leurs tétons, j'ai pensé, vus d'ici, on dirait des soleils d'enfant mais avec des poils à la place des rayons.* Ça m'a fait sourire.

Pourquoi tu rigoles, pétasse ?

Le garçon du milieu, qui ressemblait à un troll avec ses grandes oreilles et ses petits yeux, m'a arraché le livre des mains. Il a beuglé *c'est quoi ça, Isaac de mon cul ? T'es juif, c'est ça ? C'est quoi ce livre de pétasse ?*

J'avais les mains et la voix qui tremblaient, mais j'ai quand même tenu à répondre. *Ça parle d'un*

robot amoureux – j’ai couiné – et en fait il est plus humain que les humains et...

Qu’est-ce que tu fous là, putain de danseuse de mes couilles ?

J’ai pas compris, alors j’ai dit : *hein ?*

Celui de droite, qui ressemblait à Monsieur Propre mais en très sale, a fait d’une voix nasillarde : *tu t’es cru où, avec ton collant rose à paillettes ?* Et celui de gauche, qui ne ressemblait à rien, a renchéri : *ouais, tu t’es cru où, putain ?*

J’ai compris, à leur sueur qui puait la colère, que j’étais mal barré.

Là, tandis que les trois crasses me toisaient, le souvenir de mes neuf ans s’est superposé à la réalité. Je me suis revu dans ce vestiaire, en train de me rhabiller sous les gencives hilares des autres garçons, quittant la salle de boxe avec les larmes aux yeux et un père qui regardait les tapis.

Et puis, je me suis rappelé que la voisine ne m’aimait pas, qu’elle était trop belle pour moi quoi qu’en dise ma mère, qu’elle ne m’aimerait jamais, elle qui dansait avec tant de grâce, et qu’il ne me restait rien à attendre de cette vie misérable.

Ce désespoir de gosse, ça m’a fait redresser les épaules et lever le menton.

J’aime le rose à paillettes et je vous emmerde, je leur ai crié.

Ils m'ont cassé la gueule.

En vérité, je déteste le rose, et les paillettes me foutent la gerbe. Mais rien que de voir leurs visages hargneux, déformés d'indignation à l'idée qu'un mâle de la même espèce qu'eux puisse apprécier le rouge pâle qui scintille, ça valait le coup.

Après, le sang m'a coulé dans les yeux, donc je n'ai plus rien vu. Mais le temps que ça a duré, ça valait le coup.

C'est pas un club de tapettes, dis donc, a soufflé mon père, les cils écarquillés, quand il a vu ma tête en forme de courge. Sur le trajet, il me jetait des regards en coin. Il devait se demander ce qu'en penserait ma mère.

Elle n'a pas crié. En fait, elle n'a rien dit. Ça a tellement fichu la trouille à mon père qu'il a bredouillé *pas faim, doucher, fatigué*, et qu'on ne l'a plus revu. J'aurais voulu appliquer la même stratégie, mais autant vous dire que je n'en ai pas eu l'occasion. Ma mère m'a forcé à m'asseoir face à elle, puis m'a fixé pendant si longtemps que j'ai fini par raconter l'épisode des vestiaires.

Si tu ne t'étais pas déjà pris des baffes toute la soirée, je t'en mettrais une de plus.

Je lui ai répondu que je n'étais plus à ça près, et j'ai été privé de sortie jusqu'au dimanche.

Plus tard, je l'ai entendue hurler sur mon père. *Espèce de jobastre, avec tes conneries il aurait pu finir paralysé, il n'aurait plus jamais écrit ! Si tu me l'assassines avant que je puisse lire ses textes, je me tue, tu m'entends, je me tue, je me donne la mort, je m'ôte la vie.* Puis elle s'est écroulée en sanglots pour le reste de la nuit.

Ç'a été une bonne semaine. Je l'ai passée en grande partie dans ma chambre, à écouter en pleurant un album de Francis Cabrel. Mon cousin me l'avait téléchargé en secret – pas parce que c'était illégal, mais parce qu'écouter Francis Cabrel, c'était la honte. Les larmes brûlaient les ecchymoses sur mes pommettes. Ça faisait du bien. J'adorais pleurer, à l'époque. Je pleurais, je pleurais, jusqu'à me noyer de sommeil dans mes draps, vide, épuisé, et heureux d'avoir contemplé mon malheur.

Qu'est-ce que j'étais con.

Au bout de quelques jours, j'ai eu beau froncer le nez et plisser les lèvres comme un masque triste de la commedia dell'arte, plus moyen de sortir une larme. Alors je suis descendu au salon. Généralement, ma mère y faisait des puzzles immenses sur la table basse, en écoutant distraitement une émission sur des types qui vendaient des objets

improbables, ou un reportage mal doublé sur des crimes non résolus.

Cet après-midi-là, je l'ai trouvée en train de grommeler sur le canapé, des notices de médicaments étalées sur son puzzle en cours. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas. *Ce qui ne va pas, il est marrant celui-là. C'est écrit beaucoup trop petit, voilà ce qui ne va pas !* Depuis des mois, mon père lui répétait qu'elle avait besoin de lunettes. *Moi ? Besoin de... Ha, mon pauvre couillon, tu n'y es pas du tout. Des lunettes...* Je me suis assis près d'elle et je lui ai lu les notices en entier, depuis les ingrédients indicibles jusqu'aux effets secondaires avérés chez 0,00001 % des patients.

C'est étrange, une mère qui vieillit. On ne le voit pas venir. Ou alors, on feint de ne pas le voir. On refuse de se rendre compte. Qu'elle doit tendre le bras pour distinguer ce qu'elle tient dans la paume. Que les noms lui échappent. Qu'elle s'endort plus tôt.

Puis un jour, ça vous saute aux yeux. *Ma mère est une vieille femme.*

Et vous, vous devez jouer le rôle de celui qui continue à ne rien remarquer.

Après avoir rangé les notices dans les boîtes, je lui ai demandé pourquoi elle ne lisait jamais, elle, si elle trouvait que c'était si important que je lise,

moi. Elle a éteint la télé, m'a demandé si elle m'en posait, des questions, et m'a sommé de lui montrer plutôt ce que j'avais écrit dans la semaine.

Je lui ai avoué que je n'avais rien rédigé. Elle a haussé un sourcil.

Je suis remonté dans ma chambre et j'ai attrapé une feuille et un crayon.

Comme Francis m'inspirait des pensées lyriques, je me suis lancé dans une quatrième lettre à ma dulcinée. J'aurais bien aimé qu'elle me voie cabossé, couvert de cicatrices héroïques, mais j'étais vraiment trop moche. Alors je lui ai tout raconté.

Enfin, pas tout. J'ai préféré ne pas lui expliquer que j'écoutais des musiques tristes pour être content de pleurer, par exemple.

Déjà, elle est noire, et les noirs ça ne pleure pas, c'est ma mère qui me l'a dit.

Mais comme je suis à moitié noir et que j'ai la larme facile, je ne sais pas trop si je dois la croire. Peut-être que c'est juste qu'elle n'a jamais pu saquer les voisins, ou qu'à moitié noir c'est différent de noir tout court.

En fait, je dis ça, mais je suis plutôt un dixième de noir, voire un peu moins. Mes parents m'ont offert un test ADN pour mes seize ans, ceux qu'on achète sur Internet pour connaître ses origines. J'ai

craché dans un tube en plastique et, en échange, j'ai reçu un planisphère avec des chiffres. Au niveau de la pointe de la botte italienne, il y avait écrit : 8 %.

Té, s'est esclaffé mon père, en Calabre y a que des marrons, tellement que Rita, tu sais, la copine de mémé, elle veut plus y remettre les pieds !

C'est comme ça que j'ai appris que j'étais noir à huit pour cent.

Mais je ne le savais pas encore, à l'époque, alors je n'ai pas pu l'écrire à la voisine. En revanche, je lui ai narré mon combat contre les trois trolls, dans une version légèrement plus épique. J'ai parlé du cours de danse, comme elle m'avait ébloui et comme j'aurais voulu trouver en moi assez d'audace pour l'approcher. J'ai emprunté quelques vers à Francis, je l'admets. Je lui ai raconté la boxe, l'écriture, tout ce que je détestais et tout ce que j'adorais aussi, l'odeur du feu alors qu'on n'a jamais eu de cheminée, ma mère même si elle n'aime pas la part noire en moi, les lunettes de ski de Decathlon que je ne pouvais pas m'acheter et qui ne m'auraient servi à rien vu qu'il ne neige jamais par ici. Tout ce que je désirais au point d'en avoir mal, je l'ai écrit pour elle.

Je n'ai jamais attendu de réponse. Ça m'était égal qu'elle m'aime en retour. Il me suffisait de pouvoir lui dire qu'elle était tout.

Après avoir déposé le papier plié devant sa fenêtre, j'ai demandé à mon père de m'accompagner sur la colline, derrière la maison, pour regarder la nuit tomber sur la ville.

Je n'essaierai pas de vous décrire le spectacle que fut ce coucher de soleil. Vous savez comme moi qu'il n'existe pas de mots pour ces couleurs-là.

Tu sais, m'a dit mon père, j'ai réfléchi. Ta mère n'a pas totalement tort. Ce serait fameux que tu fasses des livres. T'imagines, on irait à Leclerc, et on verrait ta figure sur les romans. J'y comprendrais un beignet, c'est vrai. Mais ce serait fameux... Et puis, si tu n'y arrives pas, il y a toujours la boxe.

C'est lors de cette soirée, les fesses dans l'herbe mouillée et un sandwich trop sec dans la gorge, que je suis enfin tombé d'accord avec ma mère.

Je ne pouvais devenir qu'écrivain.

Chaque matin, depuis ce jour de mes onze ans, je me réveille à six heures.

Jusqu'à sept heures vingt-neuf, j'écris à ma voisine fleurie.

Je lui raconte mes rêves de la nuit, à quoi je vais occuper le lendemain, les livres que ma mère essaie de me faire lire, les cours auxquels elle m'inscrit et me désinscrit, la fête de mes douze ans, les filles

des vacances qui m'envoient des lettres auxquelles je ne réponds pas, sa mère qui chasse la mienne de sa pelouse un matin sur deux, ma mère qui insulte la sienne parce qu'elle a *le droit de poser les pieds où le destin les mène*, les clubs de boxe que mon père me fait écumer contre mon gré, mes treize ans, mes quatorze ans, mes quinze ans, mes seize ans sans elle, le vide que son absence me creuse juste ici, sous une des côtes de gauche, les petites boîtes à secrets que je collectionne.

J'écris. Je ne fais presque plus de fautes. Je rédige des brouillons de poèmes que j'améliore peu à peu. Je transforme sur des pages mes journées banales en aventures, pour que son lycée de riches lui paraisse morne et qu'elle s'inscrive dans le mien.

À sept heures trente, j'imprime ma lettre et je plie le papier.

Tu ne montres plus tes textes à ta première lectrice ? m'a demandé ma mère au bout d'une semaine.

Je lui ai dit que ce n'était pas très intéressant, enfin, que je préparais quelque chose de plus long, de plus ambitieux, un roman, qu'il ne fallait surtout, mais alors surtout pas qu'elle le voie avant la fin, vraiment, sinon ce serait gâché.

Elle n'a pas levé les yeux de la télé. J'ai pensé qu'elle m'avait cru.

À sept heures trente-trois, je m'habille très vite, j'endosse mon sac, j'attrape une banane sur la table du salon, et je dépose la lettre sur le rebord de sa fenêtre, entre les pots de basilic.

À sept heures quarante-cinq, je monte dans le bus pour le lycée.

Je ne devrais pas vous raconter tout ça au présent.

J'ai tellement aimé ça, écrire. Je l'ai tellement aimée.

Désormais, j'attends que ma mère crie à *table* pour enfin quitter le clavier. D'être devant mon écran, comme chaque matin pendant plus de cinq années, ça fait remonter trop de bile et de souvenirs. J'espère qu'un jour, ça passera.

J'ai eu dix-sept ans dimanche. Un jour propice à la folie.

Je suis allé frapper à sa porte.

Aujourd'hui, j'ai dix-sept ans, je lui ai dit en frottant mes paumes contre mon jean, alors plutôt que de t'écrire, je viens te dire ma lettre quotidienne.

Elle a esquissé un demi-sourire qui signifiait : *pardon ?*

Ma lettre du jour, j'ai répété. Je suis venu te la lire tout haut.

Une voix maternelle s'est élevée depuis le salon.
Chérie ?

Elle jetait maintenant des regards gênés sur le côté. *Écoute, je ne vois pas de quoi tu parles. Je ne sais même pas comment tu t'appelles... S'il te plaît, ne reviens plus. D'accord ?*

Et elle a fermé la porte.

J'ai entendu la conversation continuer à l'intérieur. *Qu'est-ce qui se passe ?* a demandé la mère. *C'est encore la folle d'à côté qui tourne autour de chez nous ?*

Non, mais je crois que c'était son fils, a répondu la fille. *Il a parlé de lettres, d'anniversaire... J'ai rien compris.*

Ils sont bizarres, ces gens... Vraiment bizarres.

Un silence cyclonique s'est levé dans ma tête. Un froid de serpent m'a grimpé le long des jambes et remonté tout le corps jusqu'au crâne. *C'est le sillon que laisse la vérité quand elle traverse enfin ta peau,* a murmuré quelqu'un dans ma tête.

Je n'y voyais plus grand-chose. Le jardin tournait autour de moi. J'ai traversé le roulis de la rue pour retourner à la maison.

Pour retourner la maison.

J'ai sorti les tiroirs de leurs rails et renversé par terre leur contenu. Dés, rouleaux adhésifs, piles,

photos, perles, fourchettes, cure-dents, élastiques, tout s'est répandu sur les tomettes, a roulé sous les meubles, glissé sous mes semelles.

Rien.

À l'étage non plus, rien n'a échappé à mes mains éperdues. J'ai vidé chaque placard, arraché tous les draps.

Et soudain, je les ai trouvées.

Elles étaient là, entre les culottes et les tampons, au fond de la commode. Cinq boîtes de puzzles de dix-huit mille pièces.

Avec, à l'intérieur, mille neuf cent quatre-vingt-huit lettres.

★

Je l'ai attendue sur le canapé. Pour faire passer le temps et la colère, j'ai disloqué le puzzle sur la table basse, pièce après pièce. Je les jetais par-dessus le désordre. J'aggravais la confusion des lieux, mais celle de mon esprit ne se dissipait toujours pas.

La serrure a cliqueté.

Sans rien dire, ma mère a retiré la clé. Elle a mené son chariot de courses jusque dans la cuisine, enjambant le chaos.

C'est parce qu'elle est noire ?